

Russell Banks

L'Amérique en noir et blanc

L'auteur de *Continents à la dérive* juge très durement les États-Unis de George W. Bush, une société gangrenée par le racisme et qui n'a aucune chance d'élire Hillary Clinton.

par Francine Pelletier et Françoise Guénette

Les photos blêmes de nos passeports ne l'intéressent pas. Ce qui intrigue le douanier américain, ce matin de juillet, c'est plutôt la couverture jaune autobus du livre de Francine : *Rule of The Bone*. « Qu'est-ce que c'est ? C'est justement du romancier que nous venons interroger dans l'État de New York. Russell Banks, vous le connaissez ? Deux de ses livres sont devenus des films : *The Sweet Hereafter*, par Atom Egoyan, et *Affliction*, avec Nick Nolte. »

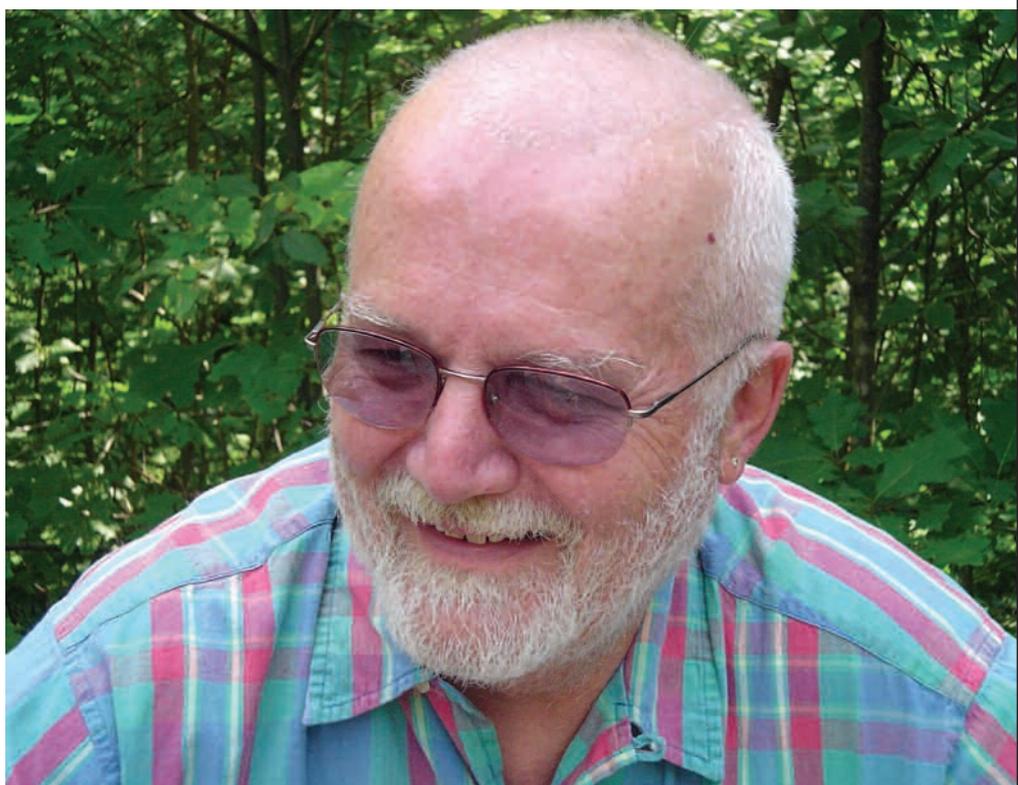
Non, R. Houle, quarantaine bronzée, sourire affable, ne connaît pas. Ironiquement, ce sont souvent des gens comme lui que Russell Banks, l'un des plus grands écrivains américains vivants, deux fois finaliste du prix Pulitzer, a choisi de célébrer dans ses quelque quinze romans : le Bob Dubois de *Continents à la dérive* (*Continental Drift*), l'ado de *Sous le règne de Bone* (*Rule of the Bone*), la gérante du parc à roulettes de *L'ange sur le toit* (*The Angel on the Roof*)... Et quand il délaisse le peuple des marginaux et des obscurs, Banks s'attaque à des monstres comme l'anti-esclavagiste blanc John Brown dans *Pourfendeur de nuages* (*Cloudsplitter*), ou la révolutionnaire Hannah Musgrave, narratrice de son dernier roman, *The Darling*.

Parce qu'il décrit mieux que quiconque le ventre mou de l'Amérique, avec ses *losers* et leurs rêves brisés, et surtout l'énorme tension raciale entre Noirs et Blancs – « le cœur de l'expérience américaine », selon Banks –, nous tenions à rencontrer cet homme résolument de gauche, dans un pays de plus en plus à droite.

Une maison dans les arbres : c'est là que Russell Banks s'est installé en 1987 avec sa quatrième épouse, la poète Chase Twichell. L'homme qui nous ouvre, en shorts et chemisette, diamant à l'oreille et cigarette à la main, est à la fois décontracté et professionnel. À 65 ans, il ressemble encore à son modèle : l'écrivain Ernest Hemingway, dont il a déjà « pourchassé le fantôme » jusque dans ses maisons de Key West et de La Havane.

Banks a déjà dit que s'il n'avait pas trouvé l'écriture, il aurait trouvé la mort dans une beuverie de taverne. Fils d'un Néo-Écossais alcoolique, élevé en Nouvelle-Angleterre, il a frôlé la délinquance et exercé tous les métiers, dont celui de plombier comme son père et comme le héros de *Hamilton Stark*.

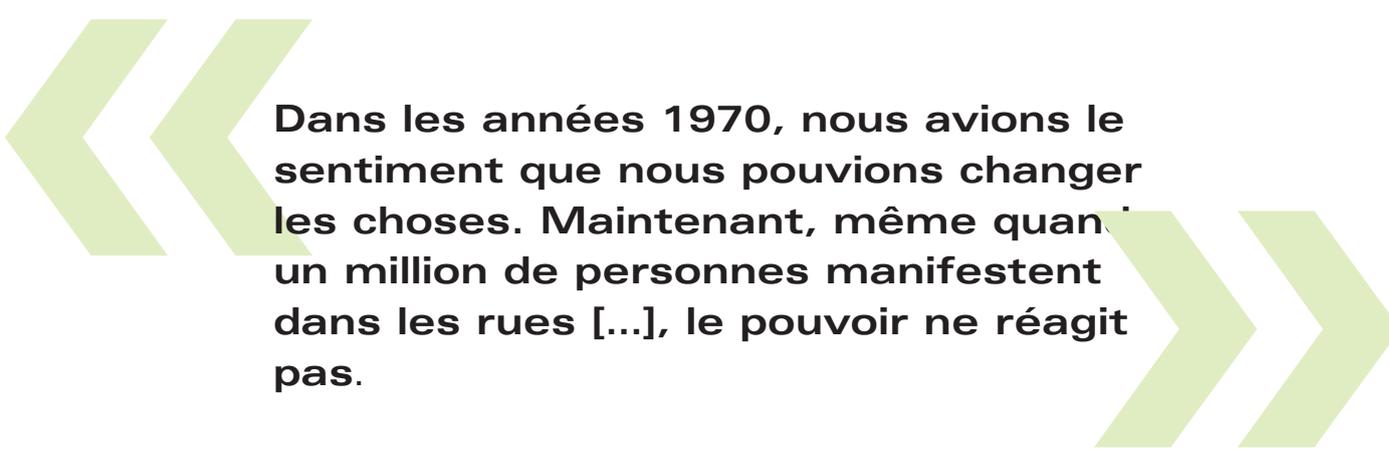
À 24 ans, sans éducation et déjà à sa deuxième épouse, sa vie bascule. Sa belle-mère offre de lui payer l'université, sa femme veut retourner dans le Sud. Il choisit le seul campus qui y soit déjà mixte et intégré racialement, celui de l'Université de la Caroline du Nord.



Russell Banks

Dès le premier jour, il est emprisonné pour avoir participé à une manifestation antiraciste. Le week-end suivant, le Ku Klux Klan attaque une fête d'étudiants blancs et noirs...

Pour le fils d'ouvrier du New Hampshire, c'est le choc : il découvre à la fois l'ampleur du racisme et l'exaltation de la lutte politique. Il s'engage profondément dans le mouvement étudiant qui fait bouillonner les campus de l'époque. Il se battra donc pour l'intégration des Noirs et contre la politique étrangère des États-Unis, en plein enfoncement vietnamien. Il fondera à Chapel Hill un chapitre de la Students for a Democratic Society, qui servira de tremplin à la radicalisation de toute une génération d'Américains.



Dans les années 1970, nous avions le sentiment que nous pouvions changer les choses. Maintenant, même quand un million de personnes manifestent dans les rues [...], le pouvoir ne réagit pas.

Pourquoi incarner par un personnage de femme, Hannah Musgrave, ces années d'idéaux et d'illusions? «Parce que la curiosité est le premier moteur d'un écrivain, répond-il. Dans les années 70, j'ai vu plusieurs de ces militantes radicales prêtes à tout sacrifier et j'aurais dû m'y intéresser davantage, mais tous ces mouvements étaient dirigés par des hommes...» Hannah et ses sœurs étaient muettes, d'après lui, par différents motifs: l'idéalisme (la recherche de justice et d'égalité), l'idéologie (l'analyse universitaire), le contexte historique (des campus en révolte) et les facteurs psychologiques (Hannah se rebelle aussi contre le libéralisme bien-pensant de ses parents bourgeois).

The Darling a laissé ambivalents les lecteurs-trices et les critiques américains. «Les Britanniques et les Irlandais ont mieux compris à quel point Hannah est une métaphore de la politique étrangère des États-Unis. Elle incarne cette innocence complaisante et dangereuse qui, dès le début du XIX^e siècle, entraîne les Américains à intervenir dans le monde militairement ou économiquement, armés des meilleures intentions... mais en provoquant de terribles conséquences.»

«Et comme cette dangereuse innocente est une femme, les lecteurs sont encore plus sévères, poursuit l'auteur, pas dupe. Si Hannah était un homme, on saluerait le héros stoïque à la Hemingway, à la recherche de sens dans un monde absurde, et on l'admirerait.» Mais comment aimer une femme qui semble préférer les chimpanzés à ses enfants et qui aide le dictateur Charles Taylor à prendre le pouvoir? Dans la guerre civile qui s'ensuit, son mari est assassiné et ses fils deviennent des enfants-soldats cannibales. Le cœur dur, pas très «féminin», de Hannah a aussi refroidi le public américain.

Comme sa protagoniste, Banks est fasciné par l'Afrique, le Noir, et la guerre fratricide entre Noirs et Blancs. «Les États-Unis se sont construits, dès le XVII^e siècle, sur ces tensions entre peuples autochtone, européen, africain et ensuite asiatique... Cette guerre des races, cette distribution des pouvoirs sur la base de la race, est tissée dans l'ADN de la culture américaine. C'est une guerre en plusieurs chapitres, que j'ai essayé de décrire dans *Continental Drift*, *The Book of Jamaica*, *Cloudsplitter* ou *The Darling*...» Et si le racisme perdure dans son pays, c'est «parce que les Blancs ne sont pas forcés de changer pour des raisons économiques. Alors que les hommes ont commencé à changer quand les femmes ont pris de plus en plus d'autonomie financière...» Autrement dit, tant que les Blancs seront privilégiés racialement, le racisme triomphera: «Nous sommes supérieurs, c'est pour cela que nous sommes plus riches et vivons plus longtemps...»

Malgré son allusion aux avancées des femmes, Banks l'écrivain a peu écrit sur les bouleversements provoqués par le féminisme. Plus jeune, il voulait d'abord «régler ses comptes avec ses démons personnels» de sorte que plusieurs de ses romans, dont *Bone* et *Affliction*, traitent du conflit père-fils. Plus tard, quatre fois marié, père de quatre filles, une fois grand-père, il n'a pas eu envie de creuser, par exemple, le rapport père-fille. Banks l'homme a pourtant été transformé comme plusieurs mâles de sa génération; élevé au milieu de rapports hommes-femmes très conventionnels, ensuite témoin des luttes féministes, puis décidé à ce que ses filles ne grandissent pas comme sa mère à lui, il a peu à peu rebâti son image de ces relations qui ne seront jamais, dit-il en riant, «*an easy fit*» Après tout, les genres sexuels sont des constructions sociales comme la race.»

Là où Russell Banks est cependant le frère spirituel des Gloria Steinem, Susan Faludi et Susan Sontag, c'est dans sa conviction que les intellectuels doivent s'engager sur les grandes questions. Farouche opposant de l'actuelle administration américaine, il prend fréquemment la plume et la parole pour dénoncer les prétextes fallacieux de l'invasion de l'Irak ou pour défendre la liberté d'expression de collègues écrivains. Il est d'ailleurs président du Parlement international des écrivains ainsi que président fondateur du North American Network of Cities of Asylum, qui offre un refuge à des auteurs en danger dans leur pays d'origine.

Hannah Musgrave termine son récit au moment des attentats terroristes contre New York et Washington: «Désormais, mon histoire n'a plus de sens.» Pour Russell Banks aussi, le 11 septembre 2001 a tout changé: «Les utopies de ma génération, nous les savions irréalistes, les voilà *irrelevant*, sans pertinence...»

Pour lui, plus qu'un siècle, c'est un monde nouveau: «en 1940 et devenu adulte dans les années 60... J'ai donc des souvenirs d'avant la société de consommation, quand un salaire suffisait à faire vivre une famille. Ce qui m'inquiète, c'est qu'un jeune qui avait 14 ans en 2001, qui a 18 ans maintenant, qui votera en 2008, sera depuis longtemps habitué à ce climat politique répressif. Le Patriot Act, qui donne des droits démesurés aux autorités au nom de la lutte au terrorisme, il trouvera cela tout à fait normal...»

Banks déplore le manque d'opposition à l'administration Bush. «Cette société est devenue très atomisée, très dure à mobiliser politiquement.» Professeur de création littéraire à l'Université Princeton jusqu'en 1997, il cite les jeunes des collèges qui «éprouvent un grand sentiment d'impuissance tellement la distance est énorme entre eux et le pouvoir. Dans les années 1970, nous avions le sentiment que nous pouvions changer les



choses, et nous l'avons fait. Maintenant, même quand un million de personnes manifestent dans les rues contre la guerre, le pouvoir ne réagit pas ! Et les médias couvrent cela comme un divertissement ! »

L'arrogance des Bush et Rumsfeld n'explique pas tout. « Nous avons vécu ici, depuis 25 ans, une lente érosion des libertés individuelles. Déjà sous Reagan, les droits des compagnies ont sérieusement empiété sur les droits des individus, on a vu augmenter les contrôles étatiques, sur les femmes par exemple avec les attaques contre Roe c. Wade, ce jugement de la Cour suprême qui permet l'avortement aux Américaines. » Et puis Big Brother est là. Le contrôle social est facilité, selon Banks, par les nouvelles technologies de surveillance : « Hannah ne pourrait pas, maintenant, vivre dans la clandestinité aux États-Unis. »

Pire, selon lui : « On a vu se briser la vieille coalition démocrate qui rassemblait les Noirs, la classe ouvrière blanche, les syndicats, les immigrants et l'Église catholique. » Cette perte de pouvoir des progressistes américains, Banks l'attribue beaucoup au Parti démocrate, devenu « une version douce des Républicains », au point d'approuver la guerre en Irak et le Patriot Act !

Mais pourquoi les Américains, si sûrs d'habiter le *best country in the world*, acceptent-ils ce rétrécissement de leurs droits et ce kidnapping de leur économie ?

« D'abord parce qu'ils ont peur, depuis 2001, et que les politiciens et les médias alimentent cette peur. Notre sentiment d'invulnérabilité, cette fantaisie entretenue depuis des siècles, a été durement ébranlé le 11 septembre... »

L'inertie des Américains s'explique par un autre facteur, selon Banks : la montée du fondamentalisme chrétien.

« La religion a toujours été liée à l'histoire américaine, bien sûr, depuis les pèlerins du Mayflower... mais jamais, depuis les années 1820 peut-être, on n'avait vu une telle ferveur religieuse balayer le pays. Même ma famille a été touchée. Mes parents, des protestants peu pratiquants, se sont faits *born again* à partir des années 80. Je ne sais pas exactement pourquoi. L'éclatement des structures familiales ? Le féminisme ? La tolérance de l'homosexualité ? Ce changement des normes a révélé des dysfonctions sociales ou familiales jusqu'alors cachées et créé, je crois, de l'insécurité... La prospérité économique a ralenti. Et puis, dans les régions péri-

urbaines et rurales comme ici, dans le nord-ouest de l'État de New York, on a vu des communautés être détruites en quelques années par la fermeture des usines, l'industrialisation de l'agriculture et l'arrivée des grandes surfaces. Les gens, en perte de soutien et de sens, se sont réfugiés dans les églises. On ne voit pas le même phénomène dans les villes... » Ces Américains convertis à des versions plus fondamentalistes, bibliques, du christianisme composent au moins 35 pour

cent du vote assuré à George Bush.

Quand on évoque, plutôt à la blague, la possibilité que Hillary Clinton, sénatrice de New York, son État, soit élue présidente démocrate en 2008, il secoue la tête : « Les démocrates ne reprendront pas le pouvoir d'ici au moins 25 ans. À moins que l'économie américaine ne s'effondre, saignée par les coûts de la guerre en Irak – 5 milliards US par mois ! – ou par les réductions d'impôts adoptées par Bush. Et, à mon sens, la première femme présidente, ou le premier Noir président, viendra de la droite, pas de la gauche. C'est politiquement moins coûteux. Rappelez-vous, c'est Bush 1^{er} qui a nommé Clarence Thomas, premier juge noir à la Cour suprême. Clinton n'aurait pas pu le faire. »

Dans le studio un peu étouffant, l'entrevue tire à sa fin. Banks nous a montré tout à l'heure, en rigolant, une photo de lui et de Fidel Castro, prise à Cuba lors d'une réception pour des écrivains des Amériques : « Là, j'étais en train de lui expliquer la chute du communisme !!! »

Il accepte volontiers de passer au jardin pour quelques photos tout aussi historiques. Et enchaîne sur ses projets ; ces jours-ci, il relit Hemingway en vue d'un prochain roman et, surtout, il transforme ses livres en scénarios de films. Martin Scorsese veut tourner *Cloudsplitter*, Gus van Sant (*Elephant*) s'intéresse à l'attachant héros de *Rule of the Bone*, et – oh bonheur ! – Cate Blanchett a accepté d'incarner Hannah Musgrave à l'écran.

Entrevue par FRANCINE PELLETIER

Rédaction par FRANÇOISE GUENETTE

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires, dont *Monsieur et Baise Majesté*.

FRANÇOISE GUENETTE, rédactrice en chef à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et animatrice de débats publics.

Russell Banks
en quelques titres

Hamilton Stark
(Hamilton Stark), 1978

The Book of Jamaica
(Le Livre de la Jamaïque), 1980

Continental Drift
(Continents à la dérive), 1985

Affliction
(Affliction), 1990

The Sweet Hereafter
(De beaux lendemains), 1991

Rule of the Bone
(Sous le règne de Bone), 1995

Cloudsplitter
(Pourfendeur de nuages), 1998

The Angel on the Roof
(L'ange sur le toit, nouvelles), 2000

The Darling (en français à l'automne 2005), 2004